

beaucoup plus récent et inspiré principalement par la circulation internationale des sciences et pratiques médicales américaines.

Le mérite de l'auteur est de mettre l'instabilité de la catégorie de « maladies chroniques » au cœur de son analyse. L'importance stratégique de la lutte contre les maladies chroniques dans la médecine américaine (puis mondiale) ne fut pas acquise en dépit, mais bien en raison de cette indétermination. C'est précisément le jeu entre la catégorie et les souffrances qu'elle nomme qui en fit une ressource symbolique si efficace dans l'extension du champ de la surveillance et de l'intervention médicale. À cet égard, on aurait pu souhaiter de l'auteur une discussion plus circonstanciée des enjeux théoriques de sa démarche. On pourra également regretter le traitement très inégal des cas américain et européens. Cela dit, les conséquences de la divergence entre les systèmes de santé américain et européens après 1945 sur l'économie des savoirs et des services médicaux reste étonnamment peu étudiée parmi les historiens de la médecine. En lisant la lutte contre les maladies chroniques aux USA comme un symptôme des faiblesses de la protection sociale américaine, *Chronic Disease* représente sans doute aucun une contribution originale à cet important champ de recherche.

Antoine Lentacker

*Department of History, University of California, Riverside,  
900 University Avenue, Riverside, CA 92521, USA*

*Adresse e-mail : [antoine.lentacker@ucr.edu](mailto:antoine.lentacker@ucr.edu)*

<http://dx.doi.org/10.1016/j.socotra.2016.09.013>

**Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique, B. Latour. La Découverte, Paris (2015). 400 pp.**

Bruno Latour, professeur à Sciences Po Paris, inscrit sa réflexion dans un questionnement écologique de pleine actualité, celui du réchauffement climatique — qu'il s'agisse des « débats » climatosceptiques concernant la preuve des impacts de l'action humaine sur la Terre elle-même, ou de la tenue de la COP 21 à Paris en décembre 2015. Il propose une réflexion philosophique sur le « nouveau régime climatique », en réinterrogeant « l'hypothèse Gaïa », énoncée dans les années 1970 par un scientifique britannique, James Lovelock, dont on a retenu l'idée que la Terre serait un organisme vivant unissant l'ensemble des êtres en son sein. Pour B. Latour, Gaïa est d'abord un concept, qui permet de penser les problématiques écologiques dans un rapport à l'action, autrement que par la dualité nature/culture.

C'est à un lecteur un peu familier de la « question écologique » que l'ouvrage s'adresse prioritairement : il y a quelques sous-entendus, par exemple des allusions à l'écologie profonde. Ce propos, décliné sur 400 pages dont plus de 20 pages de bibliographie, s'accommode bien du format retenu : la publication remaniée de huit conférences prononcées par B. Latour en 2013 à Édimbourg dans le cadre des Conférences Gifford. L'on voit étayé, au fil des chapitres, le fait de ne pas s'illusionner d'une possible échappatoire à l'affrontement avec Gaïa, y compris pour le chercheur, non pas en surplomb, mais devant s'accepter avec « une autorité pleinement politique » (pp. 325-327).

Les conférences 1 à 4 sont consacrées aux notions de nature et d'Anthropocène, et à la figure de Gaïa. B. Latour interroge l'entrée de la nature et des sciences en politique, et s'intéresse aux controverses environnementales dans une période de l'histoire, dite Anthropocène, qui est à la fois géologique et humaine : les activités humaines ont désormais un impact global significatif sur

l'écosystème terrestre. L'auteur distingue ainsi les « Humains » — caractéristiques de l'époque précédente, l'Holocène — en conflit avec ceux qu'il nomme les « Terrestres » de l'Anthropocène, « lorsque le décor monte sur scène » (p. 11), c'est-à-dire lorsqu'il est impossible de séparer nature et culture, tout comme de les réconcilier. On ne peut donc aller par-delà nature et culture, comme l'a énoncé Philippe Descola (2005). Pour B. Latour il y a là un seul concept, appelé Nature/Culture, et la nature est un élément d'un complexe de trois termes au moins : nature, culture et « celui qui répartit les traits entre les deux » (p. 29). C'est avec cette matrice qu'il propose de sortir des catégories codées : Anthropocène, Globe/global, mais aussi crise écologique, principe de précaution ou catastrophisme. Pour ce faire, Gaïa vaut comme « l'anti-système » (p. 117).

Autrement dit, et l'on aborde les conférences 5 à 8, Gaïa n'est pas la Nature, l'ancienne Mère-Nature, pas un organisme, pas plus un arbitre ou une protectrice, mais le nom donné à un état de guerre, à la composition de « puissances d'agir », dans le but de saisir un changement dans « la définition-même de ce que signifie avoir, tenir ou occuper un espace », « être approprié par une terre » (p. 372). Pour B. Latour, la vision scientifique et la vision religieuse sont deux façons de ne rien voir du monde, parce qu'il est soit désanimé, soit suranimé. La Modernité a fait que science, politique et religion se sont mélangées, et les Modernes se sentent pour toujours modernisés, devant aller continuellement de l'avant (d'où, par exemple, le climat-scepticisme) : se pensant vivre après l'Apocalypse (à l'instar de l'*American Way of Life*), ils seraient immunisés de toute crainte, donc insensibles aux questions écologiques. Au contraire, Gaïa se veut une injonction de rematérialiser l'existence au monde, de « prendre au sérieux le présent » (p. 283), c'est-à-dire aussi de repolitiser la conception de l'écologie. Gaïa n'occupe pas la posture d'arbitre qui a été associée à la Nature par les Modernes : sans instance souveraine, il n'y a plus ni objet (désanimé) ni sujet (suranimé), et l'on se retrouve en situation de guerre. Les humains doivent devenir capables de répondre, c'est-à-dire en finir avec la négligence et « vivre au temps de la fin » (p. 366), appréhender notre monde de façon renouvelée : « accepter de peser moins lourd sur le dos de ce qui nous porte à travers le gué du temps, à savoir Gaïa » (p. 373).

Séquence après séquence, un style oral (travaillé !) met le lecteur en situation, que ce soit à partir de l'exécution d'une danse, d'un tableau de Caspar David Friedrich, de pages célèbres du *Léviathan* de Thomas Hobbes ou de séries télévisées (*Star Trek*, *Game of Thrones...*), voire de la pièce de théâtre *Gaïa Global Circus*, ou d'un exercice de simulation de la COP 21 tenu par des étudiants de Sciences Po en mai 2015, sans oublier la mobilisation du juriste contesté Carl Schmitt pour nous faire comprendre que Gaïa et les Terrestres peuvent se traiter en ennemis, une fois que ces derniers ont accepté de vivre face à la finitude. Pour B. Latour, on ne peut se contenter d'être un simple spectateur : « ce n'est plus un spectacle que l'on puisse apprécier à distance ; nous en faisons partie » (p. 145). Y a-t-il toutefois un risque d'« oubli » du social et de ses stratifications par rapport à la réalité d'inégalités qui sont fréquemment à la fois économiques et écologiques ? Pour B. Latour, « l'Humain (avec un grand H) comme agent de l'histoire a été démobilisé et débandé » ; il suggère ici de ne pas s'enfermer dans la quête d'un nouvel acteur héroïque qui prendrait la place du prolétariat révolutionnaire (p. 318).

Cette thèse convoque en permanence les précédents travaux de l'auteur, de la théorie de l'acteur-réseau à la problématique des Modernes, en passant par la sociologie des sciences, et s'appuie sur un solide appareil de références « classiques » (Michel Serres, Philippe Descola, James Lovelock — un peu moins Catherine et Raphaël Larrère, avec lesquels l'entrée en débat pouvait inclure l'opus paru en 2015 [Larrère et Larrère, 2015]), mais est également très attentive à la littérature la plus récente. Un livre important, en somme.

## Références

Descola, P., 2005. *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.

Larrère, C., Larrère, R., 2015. *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*. La Découverte, Paris.

Philippe Hamman

*Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe (SAGE), UMR 7363 CNRS et Université de  
Strasbourg, Faculté des Sciences sociales, 22, rue René Descartes, 67084 Strasbourg Cedex,  
France*

Adresse e-mail : [phamman@unistra.fr](mailto:phamman@unistra.fr)

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.09.002>